



La [Chine](#) en 1911-1916.

En 1916, les armées française et britannique sont engagées contre l'Allemagne. On constate un manque de main d'œuvre à l'arrière, dans les usines, pour gérer la maintenance du matériel ou pour réparer les voies de communication. À l'époque, la Chine n'est pas encore entrée en guerre. C'est un territoire politiquement instable où la France et le Royaume-Uni possèdent des [concessions commerciales](#). Ils décident donc d'y chercher des volontaires pour l'effort de guerre allié, afin de travailler et non pas combattre<sup>1</sup>.

## Recrutement

En août 1916, la France ouvre une filière d'embauche depuis les villes côtières de [Qingdao](#) et [Pokou](#). Les Chinois qui acceptent sont enrôlés sous contrat civil à durée déterminée et gagnent l'Europe par voie maritime. Les entreprises françaises recrutent au total 36 941 personnes (manœuvres, menuisiers, traducteurs, etc.). Il s'agit uniquement d'hommes. La filière britannique se met en place en janvier 1917 à partir du port de [Weihai](#). Des missionnaires baptistes font les rabatteurs. Si le salaire minimum est modeste (1 franc par jour) et le rythme de travail dur (dix heures de travail par jour, tous les jours de la semaine), des primes sont versées aux familles, ce qui conduit environ 100 000 Chinois à signer, intégrant le [corps de travailleurs chinois](#) (*Chinese Labour Corps*, CLC)<sup>1</sup>.

La plupart des recrues viennent de la province du [Shandong](#). On compte quelques ouvriers mais l'essentiel sont des paysans de l'arrière pays. Sans qualification, ils sont sélectionnés pour leur âge (compris entre 20 et 40 ans) et leur carrure (minimum 1,80 mètre). À part les quelques interprètes, les Chinois ne parlent ni français, ni anglais, ce qui renforce leur malléabilité. Seuls 15 % savent lire et écrire<sup>1</sup>.

Le trajet en bateau, qui dure de 40 jours à trois mois, est éprouvant pour des populations qui ne connaissent souvent pas la mer : nausées, maladies, démence, etc. Le 24 août 1916, le premier bateau, qui transporte 1968 personnes, débarque à Marseille. Les Allemands, qui prennent conscience de ces arrivées, se mettent à couler les embarcations suspectes : ainsi, en février 1917, le paquebot *Athos* coule en Méditerranée, faisant 754 morts, dont 543 Chinois. Les Britanniques réagissent en modifiant leur itinéraire : au lieu de passer par l'océan Indien puis par le canal de Suez, le trajet passe désormais par le Canada. La population nord-américaine, réputée hostile aux Nord-Asiatiques, conduit le gouvernement canadien à mettre en place un

plan (étudié par l'historien canadien Glen Peterson). Les Chinois qui débarquent (de 300 à 3000 suivant le type de bateau emprunté), sont supervisés par des soldats britanniques et des missionnaires. Ils arrivent d'abord au centre de quarantaine de William Head, situé au sud de l'[île de Vancouver](#), puis traversent pendant six jours le pays en trains spéciaux, dont les portes et les fenêtres sont recouvertes de feuilles noires. Chaque Chinois possède une paille et une ration quotidienne, à réchauffer sur le fourneau disposé dans le wagon. Ils sont simplement éclairés par des lampes à gaz. En janvier 1917, la température atteint -42°C et 25 Chinois meurent de froid. Arrivés à [Halifax](#), ils gagnent la France pour débarquer au [Havre](#) ou à [Dieppe](#). 82 215 Chinois au total empruntent ce nouvel itinéraire<sup>1</sup>.

## En France[]



Un Chinois au camp de [Caestre](#) (juillet 1917).



Chinois sur des échasses devant des militaires alliés (mai 1918).

Travailleurs chinois pendant des travaux en 1919.

Alors que la mémoire de ces travailleurs chinois avait jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle longtemps souvent été perçue qu'à travers des souvenirs d'Occidentaux, des archives chinoises permettent de ressentir également leur point de vue. En 1917, l'instituteur Sun Gan, âgé de 35 ans, quitte son épouse et ses trois enfants pour rejoindre la France, notant ses impressions dans son carnet : « Dans des rues des villes françaises, les coutumes sont très différentes de celles de notre pays. Hormis les femmes et les maris s'embrassant lors de leurs retrouvailles, il y a aussi la danse. Ce qu'on appelle "danse" est en fait une personne sur place, bougeant mains et pieds dans tous les sens ; incliné et relevé, avançant et reculant avec le rythme. Et elle tourne sans cesse, et chante toute seule ou avec les autres »<sup>1</sup>.

Installés en France, les travailleurs chinois sont parqués dans des camps spéciaux. On en compte une vingtaine dans le département du [Pas-de-Calais](#). Les Britanniques concentrent les leurs autour de [Boulogne-sur-Mer](#), où le royaume a des bases logistiques. Les Chinois sont logés

dans des tentes et des baraquements où pullulent humidité et épidémies. L'hiver est également difficile à supporter. Sun Gan (logé au camp d'[Hazebrouck](#)) raconte : « Un jour, un collègue chinois, au cours d'un grand froid, a apporté de la poudre explosive dans sa tente, pour faire un feu. En un instant, la poudre a explosé, la tente a disparu et le collègue a été tué. C'est vraiment dramatique »<sup>1</sup>.

Dans les camps, le huis clos chinois engendre des trafics de nourriture, d'alcool, des rackets, alors qu'une distraction majeure est les jeux d'argent. Certains reçoivent du courrier, lu par des missionnaires de la [YMCA](#) mais les liens avec le monde extérieur sont faibles. Un arrêté du quartier général daté du 31 mars 1917 indique : « Dans la zone du corps d'armée, l'accès des cafés, estaminets, débits de boissons, restaurants, hôtels, auberges, spectacles et tous autres établissements similaires est interdit aux travailleurs indigènes employés par l'armée britannique (Indiens, Nègres du Cap, Cafres, Chinois, Égyptiens, Fidjiens, etc. ». Toute relation avec les habitants de la région est donc en théorie interdite. Certains parviennent cependant à fréquenter ces lieux, en payant plus cher que les clients Européens<sup>1</sup>.

Les conditions de travail des Chinois sont éprouvantes, qu'ils nettoient des tanks ou évacuent des cadavres. La cadence est très rapide. Leurs chaussons de toile ne sont pas adaptés à la boue environnantes et leurs pieds ne supportent que difficilement les chaussures européennes. Ils doivent également apprendre à s'habituer au matériel et aux outils, utilisant sinon de simples pelles ou des paniers de jonc<sup>1</sup>.

Les contrats du CLC disposent que toute présence à moins de 16 km du front est interdite mais en réalité, des camps situés à proximité des tranchées subissent également les bombes, ce qui aboutit à la mort de centaines de travailleurs chinois<sup>1</sup>.

À cause des conditions de travail ou des retards de salaire, des grèves et des mutineries éclatent ; à Boulogne, les Chinois chargés de décharger les navires se mettent à attaquer des lieux fréquentés par les Britanniques. Des soldats reposent et tuent une vingtaine de personnes. À leur retour en Chine après la guerre, certains seront des pionniers du mouvement ouvrier puis révolutionnaire. Environ six prisons, officiellement des unités disciplinaires, accueillent les personnes les plus ingérables. Alors que des rumeurs de brimades parviennent en Chine, on y signale en conséquence des troubles anti-français. Des émissaires chinois sont envoyés en France mais sans succès. Pendant l'été 1918, le gouvernement de Pékin entre en guerre contre l'Allemagne<sup>1</sup>.

Dans les camps, des Chinois proposent des cours d'alphabétisation ou une association d'entraide, afin d'intégrer la majorité des travailleurs, qui ne pose pas de problème, et d'écarter les fauteurs de trouble. En 1916, une école est ouverte à Paris et le journal *Huangong zazhi* propose à partir de janvier 1917 des conseils de savoir-vivre français<sup>1</sup>.

## **Racisme**

---

Ils sont à l'époque qualifiés de « [coolies](#) » ou de « Jaunes »<sup>1</sup>.

Un journaliste du [Times](#) écrit : « Le chinetoque [...] doit être maintenu sous tutelle lorsqu'il ne travaille pas. Il crée peu de problèmes s'il est bien géré, s'adonne aux jeux d'argent mais ne se saoule pas ou ne commet pas de violence, et est docile et obéissant »<sup>1</sup>.

## Après la guerre

---

Après l'armistice de novembre 1918, beaucoup de travailleurs chinois sont chargés de nettoyer les champs de bataille, enlevant les obus ou remblayant les tranchées. Les contacts avec le monde extérieurs se font plus fréquents mais les tensions s'aggravent. Certains Chinois récupèrent des armes pour s'amuser ou pour commettre des exactions. On relève ainsi, dans la Somme, la Marne ou l'Oise, des agressions, des meurtres ou encore des pillages imputés aux Chinois. Des conflits naissent également avec des travailleurs maghrébins. L'historien Xavier Boniface note qu'une forme de psychose s'est installée, dans un contexte de différence de culture, de langues, de méfiance et du mythe du « [péril jaune](#) ». Certains enfants jettent des pierres sur les convois du CLC et des préfets et des maire de droite et de gauche demandent de renvoyer en Chine ces travailleurs, qu'on juge « agressifs », « avides », « sales » ou encore « impudiques ». Le [maréchal Pétain](#) se plaint auprès du président du Conseil [Georges Clemenceau](#), lui écrivant que les Chinois sont « une source constante d'incidents »<sup>1</sup>.

Les Britanniques se retirent progressivement, la discipline se relâche et beaucoup de travailleurs se retrouvent alors désœuvrés. Certains souhaitent rester en Europe. Des camps qui périssent conduisent des Chinois à s'installer dans des habitations ou des fermes abandonnées. Les soldats revenus du front les voient alors comme une menace. Sur les 130 000 travailleurs chinois, moins de 2 000 restent finalement en France, participant alors à la création de la [communauté chinoise parisienne](#)<sup>1</sup>.

Ceux qui rentrent en Chine entre 1919 et 1922 ont pu vivre des traumatismes mais n'en parlent pas. Certains sont accompagnés de femmes françaises, dont beaucoup, qui ne s'adaptent pas, finissent par revenir en France. Marqué par son expérience dans le camp, Sun Gan noue le projet avec sa femme d'ouvrir une école pour filles dans un quartier pauvre<sup>1</sup>.

## Mémoire et postérité

---

873 travailleurs chinois morts sont enterrés au [cimetière chinois de Nolette \(Somme\)](#), créé en hommage par les Britanniques. Les murs suivent un tracé respectant les règles du [feng shui](#) et le portail est de style asiatique. Quelques autres cimetières moins importants se trouvent à [Saint-Étienne-au-Mont](#), [Sangatte](#) ou encore [Longuenesse](#). Les estimations du nombre de morts chinois en France varient entre 2000 et 10 000, la plupart étant décédés de maladies<sup>1</sup>.

L'histoire de ces travailleurs était dans un relatif l'oubli, jusqu'à ce que l'universitaire franco-chinoise Li Ma, maître de conférence à l'[université du Littoral Côte d'Opale](#), travaille sur le sujet (elle a organisé un colloque sur ce thème en 2010) et dirige la publication d'un livre en 2012. En Chine, la même chose s'est produite mais pour des raisons différentes après l'arrivée au pouvoir du communisme : « À une époque, le fait d'avoir été ainsi au service des impérialistes était considéré comme honteux. Depuis six ou sept ans, l'approche a évolué, la période intéresse

davantage », explique Li Mai. Un colloque a ainsi été organisé à Weihai et une exposition à [Shanghai](#)<sup>1</sup>.

En 1988, une plaque en la mémoire des travailleurs chinois est posée [rue Chrétien-de-Troyes](#) dans le quartier de la [gare de Lyon](#) (Paris) et, en 1998, un monument est érigé dans le [jardin Baudricourt](#) du [13<sup>e</sup> arrondissement](#), où il est gravé qu'ils sont « [morts pour la France](#) »<sup>1</sup>.

Article détaillé : [Travailleurs chinois pendant la Première Guerre mondiale en France](#).

Des travailleurs chinois creusant un système de drainage en France.

Pendant la [Première Guerre mondiale](#), Noyelles abrita une importante base arrière britannique dont un grand camp de [coolies](#) (travailleurs immigrés chinois). Ils furent recrutés par l'armée britannique entre [1917](#) et [1919](#) dans le cadre du [corps de travailleurs chinois](#) (en anglais, Chinese Labour Corps), pour des tâches de manutention à l'arrière du front mais certains connaîtront les zones de combat.

Ils représentent l'une des premières [immigrations chinoises en France](#). Ils avaient l'interdiction de se mêler à la population civile du lieu. Certains resteront en France après la Grande Guerre.

Ils étaient affectés à des tâches pénibles et dangereuses comme le terrassement de tranchées, le ramassage des soldats morts sur le champ de bataille, le déminage des terrains reconquis, la blanchisserie, les services de santé auprès des malades, en particulier ceux atteints de la [grippe espagnole](#)...

En [1921](#), le gouvernement britannique décida l'édification du cimetière chinois à Nolette. Le Major Truelove est chargé de sa réalisation sous l'autorité d'[Edwin Lutyens](#)<sup>1</sup>.

Depuis [2002](#), le cimetière de Nolette est le lieu de célébration de la [Fête de Qing Ming](#) (Fête des Morts chinoise) en France organisée par le Conseil pour l'intégration des communautés d'origine chinoise en France.

On trouve dans le département de la Somme des tombes de coolies dans les cimetières d'[Abbeville](#), [Albert](#), [Daours](#), [Gézaincourt](#), [Tincourt-Boucly](#) et [Villers-Carbonnel](#).

## Caractéristiques[[modifier](#) | [modifier le code](#)]

---

Propriété de l'État français et gérée par la [Commonwealth War Graves Commission](#), la nécropole située près du hameau de Nolette dans la commune de Noyelles-sur-Mer a été inaugurée en [1921](#) par le Préfet de la Somme. 849 travailleurs chinois sont inhumés à [Noyelles-sur-Mer](#). La plupart travaillait au camp chinois de l'[armée britannique](#) situé sur la commune entre 1917 et 1919.

Un certain nombre de défunts sont morts en 1919-1920<sup>2</sup>. Beaucoup sont morts d'une épidémie de [choléra](#) qui a sévi dans le camp, de la [grippe espagnole](#) en 1918-1919 ou de la [tuberculose](#), voire tués dans les zones de combat.

Le site est caractérisé par le portail d'entrée, les inscriptions sur les tombes et les essences d'arbres (pins, cèdres...) qu'on ne rencontre pas dans les autres cimetières du [Commonwealth](#) ainsi que par l'absence de [croix du Sacrifice](#) et de [pierre du Souvenir](#).

Les tombes de ce cimetière sont constituées de 849 stèles en marbre blanc, avec sur chacune d'elle gravée une inscription en anglais « *Faithful unto Death* » ou « *Though dead he still liveth* » ou encore « *A good reputation endures for ever* » ainsi que des idéogrammes chinois et parfois, très rarement, le nom en anglais ou le matricule du défunt.

Le porche monumental et le mur de l'entrée tiennent lieu de mémorial pour la quarantaine de Chinois morts sur terre ou sur mer sans tombes connues.

Des statues de lions offerts par la [République populaire de Chine](#) sont situées, non loin de la nécropole, à l'entrée de la rue qui mène au cimetière de Nolette.



L'entrée du cimetière chinois de Nolette.



Une des deux statues de lion.



Tombe de 楊十月 originaire du [Shandong](#), mort le 12 janvier 1919<sup>3</sup>.